



SYLVAIN
ESTIBAL

Terres
voraces

roman

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

TERRE ET CIEL, entretiens avec Théodore Monod, Actes Sud, 1997 ; Babel n° 364.

LE DERNIER VOL DE LANCASTER, Actes Sud, 2003 ; Babel n° 672.

NAUFRAGÉE, éditions Thierry Magnier, 2007.

ÉTERNEL, Actes Sud, 2009.

Photographie de couverture : © Jack Spencer

© ACTES SUD, 2022
ISBN 978-2-330-16098-2

SYLVAIN ESTIBAL

Terres voraces

roman

ACTES SUD

*Ô mon frère, cesse de pleurer
devant l'horizon qui se tait.
Prends ton bâton et marche vers
ta douleur.*

ERNEST PSICHARI

La première fois que tu as trouvé un os humain, tu as pleuré. C'était un bout de fémur. Tu ne connaissais rien aux ossements. Une vague idée. Tu as depuis appris à tous les reconnaître. Ils te sont familiers. Tu as aussi appris les blessures, tu as appris les supplices.

Maintenant c'est le corps qui t'obsède. Son absence, et son oubli. Sa destruction, et sa matière corruptible. C'est une science le corps humain, un monde très vaste avec sa géographie, ses vastes étendues, ses reliefs et ses tracés qu'il faut apprendre à lire, ses effondrements. Marbrures de sang des lividités cadavériques, marques azurées des corps torturés, lacérations et brûlures, épanchements liquidiens, perforations et dislocations. Un territoire que tu as appris à arpenter, pour comprendre et pour lutter, donner un sens. Tu n'as pas le choix, dis-tu. Tu n'as pas le choix.

Maintenant ta vie ce sont ces belles montagnes, ce vaste désert, ces paysages de l'horreur.

Parfois la terre est muette, d'autre fois elle semble te parler. Un sentier déblayé, des traces de pneus, la végétation souillée, des déchets, ou un arbre qui te dit : c'est ici, elle est ici, creuse !

Certains jours, la terre est ton alliée. D'autres fois, elle te semble indifférente, ou hostile, occupée à te perdre, à t'épuiser sur des sentiers qui ne mènent nulle part, c'est-à-dire vers aucun d'eux, les suppliciés.

Tu as trouvé l'autre jour un corps, du fil de fer avait servi à lier ses mains dans le dos. Il y avait une végétation particulière et des serpents à foison, attirés par les petits rongeurs qui se nourrissent de la chair décomposée. Un instant, tu t'es dit que c'était elle. Comme un presentiment. Tu as retrouvé une ceinture en cuir entrelacé et un petit portefeuille contenant les papiers d'une autre. Tu as pris dans tes mains les documents. Tu as découvert cette photo, le visage presque effacé d'une jeune fille. Puis tu es redescendue dans la plaine pour prévenir les autorités. À cette époque, tu pensais encore qu'ils t'aideraient. Que le sort des disparus leur importait. Tu leur as signalé ta funeste découverte. Ils ont pris note. Ils ont gardé la carte d'identité. Lorsque tu es retournée dans la montagne trois semaines plus tard, la jeune fille était toujours là.

Rien n'avait bougé.

Ta vie, c'est le martèlement de tes pas sur ces territoires, et ces charniers que tu creuses, dans cette terre de douleurs et de cris. Tu chemines en quête des disparus, seule, comme une possédée. Possédée par l'amour, et par le souvenir. Le souvenir de l'amour. Le souvenir de ta fille. Elle infuse au plus profond de ta vie en suspens.

Elle te guide. Sous les fourrés. Sous les étoiles. Dans cette fatalité du destin, dans ces collines affreusement belles, ces plaines à perte de vue. Tu marches à l'infini car elle est là avec eux, comme ils sont là avec elle, quelque part, fragmentés, dilués, et tu viens les arracher à l'oubli, les ramener un par un dans cette lumière, les prendre par la main, pour que nul ne puisse dire qu'ils n'ont jamais existé.

Les gaz dégagés par le corps noircissent les plantes alentour et provoquent un léger renflement du sol. Après plusieurs mois, une herbe plus verte y pousse, dopée par les chairs et les organes décomposés.

Elles te diront cela.

Sur les terrains sablonneux, les corps noircissent le sol. Alors il faut chercher une terre en deuil, une terre noircie, comme frappée de malédiction.

Lorsqu'ils ont été enterrés vivants, on les retrouve tournés vers le ciel, bouche ouverte, comme s'ils cherchaient encore à respirer. Mais quand on les a jetés déjà morts dans la fosse, ils semblent plus détendus, presque en paix.

Trouver son corps serait une chance. Elles te diront cela.

Tu comprendras cela et tu prieras bientôt pour qu'il en soit ainsi. Tu prieras pour qu'elle soit là, au bout du long chemin qui commence, dans une fosse, elle aussi, ta fille.

Dans ce monde qui est désormais le tien, on fait ce genre de prières.

Dans ce monde qui est désormais le tien, on prononce ce genre de phrases à ceux dont on vient d'emporter l'enfant.

On a vu rouler un jour sur une place publique un ballon de football qui horrifiait les passants. La peau d'un visage avait été cousue dessus.

On a vu rouler sur la piste de danse d'une discothèque bondée quatre têtes aux affreuses grimaces, aux yeux exorbités, lèvres tranchées.

On a trouvé alignés dans la rue, un jour de Saint-Valentin, des paquets-cadeaux en forme de cœur : ils contenaient chacun une tête fraîchement coupée.

Tout cela s'est passé dans le monde qui est le tien. Les pauvres se sont transformés en tueurs. Les pauvres se sont entredévorerés pour posséder eux aussi quelques miettes du grand festin. Les pauvres ont pratiqué la surenchère de l'horreur, ils ont voulu impressionner leurs rivaux, et s'impressionner peut-être eux-mêmes, montrer qu'ils existaient, qu'ils échappaient au destin de misère qu'on leur promettait, et qu'ils étaient bien vivants dans ce monde, puisqu'ils étaient terribles et violents, puisqu'ils s'affranchissaient

de toute humanité, puisqu'ils faisaient trembler jusqu'aux puissants, qu'ils les soumettaient à leur terreur, et qu'ils signaient avec eux des pactes de sang.

À la mort mise en scène, destinée à frapper les esprits, les gangs ont peu à peu rajouté ce degré d'horreur : la fosse.

La fosse des crimes de masse, des crimes contre l'humanité. La fosse des guerres, des grandes épidémies, des poussées bestiales, des grandes saignées.

La fosse et son affreux silence. La fosse pour éliminer méthodiquement, sans bruit, à l'écart des routes. La fosse et ses cris que personne ne doit entendre. La fosse au fond des forêts, dans un champ, à l'abri des regards.

La fosse de la police politique soviétique à Katyn, des *Einsatzkommandos* en Moldavie, des génocideurs hutus, des Serbes de Sebrenica. La fosse à l'écart des villages. La fosse rudimentaire creusée à la hâte par des bourreaux pressés. La fosse des pelleteuses, des éliminations planifiées, aux corps superposés, compressés par le temps et qui forment cette énorme tumeur graisseuse d'où émergent quelques crânes blancs.

La fosse moderne débarrassée de toute idéologie. La fosse comme solution pratique. La fosse comme produit de notre civilisation, la fosse au bout de l'ambition humaine, de la recherche du confort matériel. La fosse comme avenir de ce pays.

La fosse que tu trouveras un jour, au fond d'une vallée. Trois corps aux mains ficelées, pourrissant ensemble dans de grands sacs plastiques. Tes premiers corps.